

Six étudiantes en médecine sur dix ont subi des violences sexuelles

Les deux tiers des étudiantes en médecine ont subi des violences sexuelles dans le cadre de leurs études.



C'est l'une des conclusions de l'enquête¹ menée par deux doctorantes en médecine, Line Zou Al Guyna et Malyza Mohamed Ali².

"L'objectif, c'était de mettre en chiffres ce que tout le monde sait : les victimes de violences sexuelles sont très nombreuses parmi les étudiant.es de médecine", détaille le docteur Martin Coutellier, co-directeur avec Cécile Cousyn, des thèses soutenues par Line Zou Al Guyna et Malyza Mohamed Ali.

Le risque de subir des violences est majeur pour les femmes, puisqu'il concerne 60 % d'entre elles en fin d'externat, lorsque, à la fin de leurs études, les étudiants en médecine partagent leur temps entre université et hôpital, où ils enchaînent des stages dans plusieurs spécialités (pédiatrie, gynécologie, urgences, chirurgie, médecine interne et obstétrique). Ce risque concerne également les hommes : 11 % d'entre eux hommes déclarent avoir vécu au moins une situation de violence sexuelle.



© illustration : Thomas Mathieu, co-auteur du projet "Crocodiles", histoires de harcèlement et de sexisme ordinaire mises en BD.

"Le risque augmente à mesure que l'on multiplie les expériences de travail", souligne Malyza Mohamed Ali.

Plus on fait de stages en hôpital, plus la probabilité d'être victime augmente. Les services de chirurgie, et dans une moindre mesure les services d'urgence ou de réanimation, sont les plus dangereux. La plupart des agresseurs sont les supérieurs hiérarchiques des victimes.

Et ils agressent en général à plusieurs reprises.

"La question de la hiérarchie revient très souvent, et on sait que les blocs opératoires sont des endroits où la hiérarchie est très présente", précise Line Zou Al Guyna.

Diverses études ailleurs dans le monde confirment la forte probabilité de subir des violences sexuelles dans le bloc opératoire.

¹ <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01941154>

² Les deux femmes ont soutenu leur thèse en octobre 2018 et exercent toutes les deux comme médecins généralistes.

80 % des étudiantes ignorent le caractère illégal des actes imposés

Les deux jeunes médecins ont remarqué qu'il existe une accoutumance aux violences, qui fait durer le phénomène.

"On peut être choqué par la première fois, et puis, on s'habitue. Comme personne ne semble voir le problème, on minimise", explique Malyza Mohamed Ali.

La banalisation vient aussi du fameux "esprit carabin", un "humour" à forte connotation sexuelle, dont les médecins auraient besoin pour faire face à la mort et aux corps en souffrance.

"Personnellement, je n'ai pas besoin de ça ni pour respecter les corps de mes patients ni pour être équilibrée mentalement", commente la médecin.

Autre constat : une large majorité d'étudiantes – huit sur dix – ne sont pas au courant que les actes subis tombent sous le coup de la loi. Le résultat n'a pas étonné les deux enquêtrices qui remarquent que, pour les externes, aucune sensibilisation sur les violences sexuelles que l'on peut subir dans le cadre des études n'est prévue.

"La reconnaissance du caractère illégal des situations est plus facile si on est formée, et si on ne trouve pas ces situations drôles."

Le groupe de travail contre les violences sexuelles auquel appartient le docteur Martin Coutellier (département de médecine générale de Paris 7) aimerait en finir avec cette impasse. S'appuyant sur les résultats de l'enquête menée par ces collègues Line Zou Al Guyna et Malyza Mohamed Ali, le groupe de travail aimerait monter une pièce de théâtre-forum qui serait jouée systématiquement devant les jeunes étudiantes, en début de quatrième année, quand elles commencent leur externat.